



Livia Grandi ou le souffle du destin

Theresa REVAY

ISBN : 978-2-266-16310-1

N° 12993

Prix : 7,10 €

On ne mesure sa propre force qu'aux faiblesses de son ennemi.

Encore fallait-il les connaître, songea Livia, irritée par la suffisance des phrases toutes faites. Quelles étaient les faiblesses d'un jeune homme de vingt-six ans arrogant, taciturne, pétri de certitudes, mauvais joueur, envieux, irascible... et héros militaire adulé par ces dames ?

Prenant un malin plaisir à égrener les défauts de son frère tout en marchant, Livia arriva à son lieu de rendez-vous. Elle s'arrêta face à la devanture du magasin et fit un effort pour chasser Flavio de son esprit. Elle devait se ressaisir ; le vieux Gorzi avait toujours été roublard et les mauvaises affaires de ces derniers temps le rendaient encore plus ombrageux. Le paquet qu'elle tenait à la main, avec sa ficelle soigneusement nouée, lui sembla soudain bien lourd.

Derrière les vitres poussiéreuses, elle devinait à peine les carafes, les vases et les verres alignés sur les étagères. Au plafond, les lustres n'accrochaient plus la lumière. La guerre était finie, mais un voile de pauvreté, presque de chagrin, continuait à peser sur la ville.

Elle tira sur sa veste cintrée, vérifia que l'accroc raccommodé à la manche ne se voyait pas trop, puis elle poussa la porte. Une clochette retentit au-dessus de sa tête. Aussitôt, un vieil homme au teint pâle et au nez busqué s'incarna devant elle, tel un génie sorti de sa bouteille. La jeune fille sursauta ; Gorzi ne manquait pas de la surprendre à chacune de ses visites.

— Ah, c'est toi ! grommela-t-il, tandis que son regard sombre, brièvement éclairé par l'espoir d'une cliente, retrouvait son opacité coutumière.

— *Buongiorno, signore* Gorzi, comment vous portez-vous par cette belle journée ? répliqua-t-elle d'un air faussement enjoué.

Il se renfrogna davantage, avant de lui indiquer le comptoir vide d'un geste de la main.

— Épargne-moi ta bonne humeur. La matinée a déjà été assez pénible comme ça. Voyons plutôt ce que tu m'apportes aujourd'hui.

Livia posa avec précaution le paquet sur la table, puis ses doigts fébriles bataillèrent avec la ficelle. Dans son dos, elle devinait que le négociant flairait sa nervosité, alors qu'elle voulait justement lui éviter ce plaisir. Reprends-toi, espèce d'idiote ! se gronda-t-elle en dépliant le papier grossier.

Elle souleva le couvercle de la boîte et retira les quelques feuilles jaunies de la *Voce di Murano* qui en protégeaient le contenu. Alors, comme par enchantement, ses gestes se firent plus mesurés. Peu à peu, tel un poing qui se relâche, elle sentit monter en elle une sérénité limpide, semblable à une onde d'été, à une espérance comblée, rassurante, absolue. Son visage se détendit et ses yeux clairs perdirent leur éclat tranchant. L'homme bougon, avec son aigreur de vieille femme naufragée, n'existait plus, ni le magasin aux verreries hétéroclites qui s'empilaient dans les coins, à la merci d'une rafale de cette *bora* qui aimait fouetter l'Adriatique. À cet instant précis, plus rien n'existait aux yeux de Livia Grandi, à l'exception des trois verres soufflés par son grand-père, reconnaissables à leur

transparence irisée et à leurs jambes délicatement ornées d'un phénix, d'un serpent de mer ou d'une sirène, que couronnaient des coupes diaphanes.

Quand elle saisit le premier qui s'offrait à elle, ses doigts ne tremblèrent pas. Elle n'était plus la jeune fille effarouchée par un marchand retors qui tenterait de l'intimider pour lui extorquer les créations de son grand-père à un prix ridiculement bas, mais la descendante des Grandi, dont l'arbre généalogique remontait à la fin du XV^e siècle, très précisément à 1482, quand Giovanni Grandi avait allumé les fours à trois ouvreaux de sa verrerie sur l'île de Murano et s'était mis à jouer avec le feu, la lumière et le *cristallo* – en un mot, à rivaliser avec Dieu.

Elle aligna les verres sur le comptoir, les espaçant de quelques centimètres, et les contempla avec une profonde quiétude, certaine de leur beauté, de leur essence intemporelle. Son grand-père comptait parmi les maîtres verriers dont les noms évoquaient l'aristocratie d'un art et d'un métier. Bien que, à vingt ans, elle eût l'âge de toutes les certitudes, Livia n'en possédait qu'une, mais celle-ci, inébranlable, définissait son existence : à la lueur des fours, à la sueur de leurs fronts, les yeux brûlés par l'éclat des flammes, les Grandi ne trahiraient jamais le miracle du verre cristallin.

Une ombre passa sur son visage. Et pourtant... Ces derniers temps, son grand-père s'était alité, la *fornace* tournait au ralenti, pour ainsi dire presque pas. Certains de leurs confrères avaient même dû fermer leurs portes pendant les hostilités. Et ce goujat de Flavio tenait des propos incohérents où il parlait de vendre... de *vendre*... Comment osait-il ?

La colère l'aveugla et elle serra les poings. Il faudrait lui passer sur le corps avant de se séparer des Verreries Grandi. Elle pensa à l'enseigne familiale gravée dans la pierre au-dessus de la porte d'entrée, l'emblème du Phénix, cet oiseau mythique qui renaît de ses cendres pour ne pas mourir, de même que les créations des Grandi naissaient d'un humble mélange de sable, de soude et de calcaire.

— Que veux-tu que je fasse de ça ? marmonna Gorzi.

Livia leva les yeux sur le marchand qui l'observait d'un air narquois, une petite moue aux lèvres. Il ajusta son pince-nez pour examiner l'un des verres de plus près.

— Je ne peux rien dire de désobligeant quant au travail toujours aussi remarquable de ce cher Alvisè, bien sûr, mais, franchement, est-ce que ton grand-père est conscient que personne ne s'intéresse plus à ce genre de... de... (Il regarda le plafond en quête du qualificatif adéquat.)... falbalas ?

— Falbalas ? reprit Livia, se demandant si Gorzi avait lui aussi perdu la tête.

— Volutes inutiles, ornementation surchargée, légers défauts de l'ailette mal formée... Manque de rigueur dans la composition... Trop maniéré, asséna-t-il avec de petits claquements de langue. Jamais je ne trouverai un client pour des verres pareils, conclut-il en poussant l'objet vers elle du bout des doigts.

C'était une piètre excuse puisque, de toute manière, l'on ne comptait guère de clients en ville, mais tout Vénitien digne de ce nom savait que le retour des visiteurs n'était qu'une question de mois, probablement de semaines. Venise était irrésistible, c'était une évidence, un lieu commun. Les citoyens de la Sérénissime n'en tiraient même plus de fierté, mais une complaisance indulgente, parfois dédaigneuse. Comment douter de ce pouvoir de séduction, alors que déjà, au XIII^e siècle, des agents nommés par la ville vérifiaient la propreté et le confort des auberges ?

Gorzi avait glissé les pouces dans les poches de son gilet, dévoilant la chaîne dorée de sa montre de gousset. Il attendait la riposte de la jeune fille, les yeux plissés, ce qui lui donnait un léger air oriental. Le Vénitien est un commerçant avant tout, qui connaît le prix des choses, surtout celui de l'éphémère. Car toute illusion a un prix. Et personne ne le sait mieux que ces hommes nés d'une ville d'ombres et de reflets, mirage qui se dérobe derrière des opalescences griffées par les arêtes blanches des pierres d'Istrie, aussi effilées que la lame d'un poignard.

Livia côtoyait ces négociants depuis toujours. Parfois, elle avait l'impression de les connaître dès avant sa naissance. N'étaient-ils pas l'un de ses premiers souvenirs ? Elle se revoyait dans le salon aux poutres apparentes de leur maison de Murano, assise sur le canapé en velours de soie rouge, un bonbon gonflant sa joue, attendant que son père en termine avec les trois hommes qui discutaient en gesticulant. Elle avait chaud. Quand elle soulevait une jambe, le velours collait à sa peau nue. Son père avait promis de l'emmener en barque sur la lagune ; elle avait envie de sentir la brise

soulever ses cheveux et lui caresser la nuque. Mais les acheteurs continuaient à bavarder, tandis que les facettes des petits verres de *grappa* étincelaient au soleil. Elle n'osait pas les interrompre, parce que ces personnes étaient importantes et que son père ne plaisantait pas avec la politesse. Alors, elle chassait le bonbon d'une joue à l'autre et le caramel fondait sur sa langue.

Certains venaient de loin, comme ce Français au ventre bombé, sanglé dans un complet trois-pièces, un canotier sur l'œil, qui ne manquait jamais de lui apporter un cadeau : un ruban pour ses cheveux, une bille d'agate, et même un charmant miroir à main orné de ses initiales pour son cinquième anniversaire. Sa mère l'avait aussitôt confisqué, sous prétexte que Livia n'était pas assez soigneuse et qu'elle risquait de le briser. Or, comme chacun sait, un miroir brisé, c'est sept ans de malheur qui s'abattent sur une famille. La petite fille n'avait le droit de s'y admirer qu'en présence de sa mère. Elle l'aimait bien, M. Nagel, avec sa moustache blonde qui lui chatouillait la joue lorsqu'il l'embrassait. Quand la chaleur devenait trop étouffante, il sortait de sa poche un mouchoir parfumé à l'eau de Cologne et s'en tamponnait le front. De tous les hommes importants qui défilaient aux Verreries Grandi, il était certainement son préféré.

Elle avait l'habitude d'entendre son père prendre les commandes, écouter les souhaits de ses clients et les exaucer dans la mesure du possible – mais un verrier n'aime rien de mieux que l'impossible –, avec une affabilité empreinte de fermeté. Elle l'admirait de ne jamais se mettre en colère, alors que, parfois, elle voyait bien qu'il se retenait de dire le fond de sa pensée. Sa mère, elle, n'aurait pas eu cette patience.

Avec ses yeux aux paupières paresseuses et sa chevelure blonde rebelle aux chignons, Bianca Maria Grandi était la fille d'un patricien de Venise qui avait épousé par passion un maître verrier de Murano. L'estime que l'on vouait depuis toujours à la caste des verriers permettait ces unions qui, pour tout autre métier, auraient soulevé l'indignation. Elle passait de colères orageuses à des élans d'affection qui vous laissaient à bout de souffle. Elle avait une démarche de danseuse et un rire de gorge à vous ébranler des pieds à la tête. Livia ne se l'avouait pas, mais, à vrai dire, sa mère lui faisait un peu peur.

Et pourtant, c'était une tout autre peur, d'une magnitude encore inconnue, qui l'avait empoignée quelques années plus tard, à la veille de ses douze ans, alors que le soleil déclinant réchauffait les pierres tendres du rio dei Vetrai et qu'elle était assise au bord du canal, les jambes pendant dans le vide. Son grand-père était venu la chercher. Quand il s'était assis à ses côtés, elle avait trouvé son geste incongru. Son cœur s'était mis à battre plus vite. D'où viennent ces pressentiments, la terreur qui vous saisit à la gorge, alors que tout est calme autour de soi, qu'une barque glisse au fil de l'eau, que les écailles des sardines scintillent dans les cageots empilés à sa proue, qu'une mère admoneste son enfant en lui tirant l'oreille et que le carillon de San Pietro résonne dans l'air serein d'une fin de journée ?

Quand il lui avait pris la main, elle avait senti les durillons au bout de ses doigts, les crevasses infligées par la morsure du feu. Son visage était blême, ses traits figés comme un masque de carnaval. Elle avait été partagée entre l'envie de lui dire de se taire, parce qu'elle devinait que le monde était sur le point de basculer, et la volonté de mettre fin à cette angoisse insoutenable. Puis, d'une voix étranglée, il s'était mis à parler, d'un accident, d'une barque éventrée... À l'époque, elle n'avait pas bien compris. D'ailleurs, alors que les années avaient passé, elle ne comprenait toujours pas comment elle s'était retrouvée devant le caveau de famille, à l'ombre des cyprès de l'île San Michele, la main encore prisonnière de celle de son grand-père, à contempler les cercueils de ses parents.

Livia posa ses paumes de mains à plat sur le comptoir.

— *Signore Gorzi*, commença-t-elle à mi-voix, ce qui força le vieil homme à se pencher vers elle pour l'entendre. Avec tout le respect que je vous dois, je suis désolée de vous dire que vous vous trompez. Ce que vous voyez là ne ressemble en rien à des « falbalas », martela-t-elle en alignant à nouveau les verres. Vous savez comme moi que la vocation du verre de Venise est d'être aérien, fantaisiste, lyrique... Le travail d'orfèvre de mon grand-père n'est pas « inutile », mais audacieux. Il n'est pas fonctionnel, mais intemporel. Posséder un verre de chez Grandi, c'est s'offrir une part de rêve, et le rêve, après toutes les horreurs de ces dernières années, n'est plus un luxe, *signore*, mais une nécessité.

Elle reprit son souffle.

— Ainsi, les premiers clients qui entreront dans votre illustre magasin viendront à la recherche de ce rêve. Et vous voudriez le leur refuser ?

Elle secoua lentement la tête sans le quitter des yeux.

— Bien sûr que non, vous allez leur montrer les phénix, les licornes, les sirènes ou les dragons qui ont fait la renommée de la Maison Grandi et vos clients américains n’y résisteront pas. Personne n’y a jamais résisté. Ma famille ne figure pas impunément depuis 1605 sur le registre en parchemin du livre d’or des citoyens de Murano. N’ai-je pas raison, signore Gorzi ?

Elle était si tendue qu’elle sentait ses cheveux se dresser sur sa nuque. Elle bluffait : Gorzi pouvait parfaitement se passer des créations des Grandi. Flavio ne reprochait-il pas lui aussi à leur grand-père d’être trop conservateur ? Il y avait d’autres noms que les connaisseurs égrenaient avec gourmandise : Barovier, Venini, Seguso... Leur imagination n’égalait que leur talent. Ils décrochaient les médailles d’or et les mentions d’honneur aux expositions internationales, ces rencontres indispensables aux verriers pour promouvoir leurs créations. Comme eux, il aurait fallu feuilleter les livres précieux aux secrets jalousement gardés qui recelaient les compositions du passé, les transformer, rivaliser avec des directeurs artistiques aussi passionnés les uns que les autres, se réinventer sans cesse. Mais, depuis quelques années, la Maison du Phénix semblait dormir d’un sommeil dangereux, d’un sommeil de pierre. Livia le savait. Et elle avait peur.

Après un long silence, le marchand esquissa un sourire qui s’évanouit aussi vite qu’il était apparu.

— Envoyez-moi votre facture, *signorina* Grandi. Je veillerai à ce qu’elle soit honorée selon nos termes habituels.

Un frisson la parcourut : elle avait gagné.

— Je vous remercie, dit-elle, la gorge sèche comme si elle avait couru. Mon grand-père m’a chargée de vous transmettre son meilleur souvenir.

— Et ce cher Flavio ? Comment se porte-t-il, notre héros ? J’ai cru le voir passer devant chez moi l’autre jour. Sa jambe blessée semble aller mieux.

— Il est égal à lui-même, soupira la jeune fille, pressée de s’en aller avant que Gorzi revienne sur sa décision. Mon frère n’en finit pas d’être égal à lui-même.

Puis, pour donner le change, elle lui décocha un sourire avant de faire retentir la clochette et de refermer la porte du magasin derrière elle.

Ses talons martelant la pierre, Livia, les yeux fixés sur le sol, dévala les marches lustrées du pont. Elle heurta violemment un passant. Aussitôt, une main jaillit et lui saisit l’épaule afin de s’y rattraper.

— *Mi scusi !* lança-t-elle, gênée d’avoir manqué à l’une des règles tacites de savoir-vivre qui gouvernaient sa ville.

Les Vénitiens ne se bousculaient pas. Ils se frôlaient, s’effleuraient, s’esquivaient avec des grâces de fleurettistes, dans les *calli* étroites ou sur les ponts qui enjambaient les canaux, en un ballet insolite, sensuel et musical, qui tranchait avec leur pas alerte. Mais Livia repensait à son frère et une légère angoisse lui étreignait le cœur.

On ne mesure sa propre force qu’aux faiblesses de son ennemi. Flavio était-il vraiment devenu son ennemi ? Comment était-ce possible ? Jusqu’à ces derniers jours, elle n’aurait jamais rêvé de se retrouver à nouveau en guerre. Deux mois auparavant, la grande, la vraie, celle aux millions de morts, aux atrocités qui donnaient le vertige, avait été enterrée par toute l’Europe avec des larmes et des cris de joie. C’était fini... Les sirènes d’alerte, le crépitement d’une mitrailleuse au détour d’un *campo* déserté, les soldats allemands patrouillant chez un allié devenu aussi peu fiable qu’une épouse infidèle, vision incongrue qui aurait été risible s’il n’y avait pas eu le sang des otages fusillés riva degli Schiavoni, les partisans traqués, les visages hagards ou furibonds des réfugiés, le grondement étouffé des bombardements de Padoue, Trévise ou Mestre qui résonnait parmi les pierres de la piazza San Marco.

En pleine nuit, soumise au couvre-feu, Venise était devenue sombre et murée telle une vieille fille. Et pourtant, elle avait été épargnée, protégée par une main divine, alors que les forts décrépits des

îles de la lagune montaient leur garde improbable, parce qu'elle était du monde sans en être et que tous les belligérants la voulaient intacte pour mieux se l'approprier.

« La dernière fois, on était du côté des vainqueurs, c'était clair et net, mais à l'époque, on nous a volé notre victoire, et regarde où ça nous a menés, bougonnait son grand-père. Cette fois, on n'est plus sûr de rien et on va s'empresse de faire comme si tout cela n'avait été qu'une parenthèse. Une parenthèse de vingt ans, mais une parenthèse tout de même. Pourtant, ils ont été courageux, nos soldats, mais ils sont morts en vain puisqu'on les a envoyés au casse-pipe pour une mauvaise cause... »

À surprendre des bribes de conversations, à croiser des regards troubles, Livia s'apercevait que la paix n'était pas aussi simple qu'il y paraissait. Et voilà qu'une nouvelle bataille éclatait au sein de sa propre famille.

Elle aurait voulu dater le moment précis où elle avait commencé à douter de Flavio. Elle se rappela le jour où il avait reçu sa feuille de route. Il se tenait près de la fenêtre de sa chambre. Sur le lit, à côté de la carte rose qui le sommat de se présenter au district le plus proche, reposait sa petite valise en cuir encore vide, le couvercle levé. Dehors, on entendait les cris de gamins qui couraient derrière un ballon. Une cigarette éteinte entre les doigts, il les regardait avec une avidité qui faisait saillir ses pommettes et l'aile de son nez.

— Personne n'en veut, tu sais.

— De quoi ? avait-elle murmuré, adossée au chambranle de la porte avec sa gaucherie d'adolescente.

— Cette guerre. Personne n'en veut, en Italie. Même certains des fascistes n'en veulent pas. Regarde Ciano, il a bien essayé de l'empêcher. Mais non, l'autre s'en fiche... Il l'aime trop, son fameux balcon. Il faut qu'il déclame devant une foule en extase. C'est fou ce qu'il adore le son de sa voix. Et allons-y... On déclare la guerre à la Grande-Bretagne et à la France, parce qu'il ne faut surtout pas laisser échapper une part du gâteau. Mais ce n'est pas lui qui va se faire trouer la peau. Pas question d'abîmer sa belle chemise noire ni de salir ses bottes cirées, n'est-ce pas ? Non, ce cadeau-là, c'est pour nous.

Un hurlement de joie retentit au-dehors. L'un des enfants devait lever les bras au ciel en signe de victoire. Flavio alluma sa cigarette, inspira une bouffée et la savoura quelques secondes, la tête en arrière.

— Pourvu seulement que ces inanités soient finies avant qu'ils aient atteint l'âge de partir à leur tour, conclut-il d'un ton presque agressif.

— Tu plaisantes ! s'exclama Livia. La guerre ne va pas durer. Regarde avec quelle facilité les Allemands sont entrés en Pologne ou en France. Ce n'est qu'une question de semaines. Je suis sûre que tu n'auras même pas le temps d'aller au front.

Elle avait seulement cherché à le rassurer, mais, à son air, Livia avait compris qu'il la prenait pour une idiote.

Elle s'était pelotonnée dans le fauteuil, les jambes repliées. Lorsqu'il s'était penché pour ouvrir le tiroir de la commode, elle avait été frappée par la vulnérabilité de son cou qui émergeait de la chemise blanche. Puis elle avait regardé ses poignets. Quand un enfant se présentait à la *fornace* pour commencer son apprentissage, on vérifiait à la taille de ses poignets s'il aurait la capacité physique de devenir verrier. Flavio avait des poignets fins, et s'ils étaient considérés comme trop fragiles pour un souffleur de verre, comment envisager qu'ils maîtrisent une mitrailleuse ? D'un seul coup, tout cela lui avait paru absurde. Elle avait essayé de s'en expliquer, mais Flavio avait refusé de lui parler et s'était mis à siffloter un petit air irritant.

Un peu plus tard, elle l'avait laissé, marmonnant une excuse, parce qu'elle ne supportait plus de le sentir si distant alors qu'elle savait bien qu'on ne partait pas impunément à la guerre. Il y avait eu quelque chose de grave, d'irréversible, dans les gestes nonchalants de Flavio préparant ses affaires de toilette comme pour l'un de ses séjours à Rome où elle devinait qu'il avait une petite amie. C'était ce qui rendait son frère aussi exaspérant : on ne lisait jamais rien dans ses yeux, ni la joie, ni la peine, ni l'inquiétude. Et pourtant, ils avaient hérité de la même clarté dans le regard, de ces prunelles bleues ou vertes, parfois même étrangement grises, « capricieuses comme la lagune », se plaisait à dire leur grand-père. Mais chez Livia, on devinait tout, on devinait trop.

Le lendemain, Flavio avait refusé qu'elle l'accompagne à la gare. Elle en avait été soulagée, mais un peu honteuse. N'était-ce pas son devoir ? Il était son frère unique, son aîné, qui allait montrer à toute l'Italie « sa ténacité, son courage, sa valeur », comme l'avait claironné le Duce au balcon du Palazzo Venezia. Mais Flavio n'y croyait pas. Il portait sur la vie un regard ironique qui fascinait les jeunes filles, mais empêchait sa sœur de se sentir en confiance. Comment faire autrement avec quelqu'un qui n'aime rien de mieux que la dérision ?

Dans le salon, Flavio avait rempli une flasque de *grappa* comme n'importe quel jour d'automne lorsqu'il allait rejoindre ses camarades pour tirer des canards sauvages. Il l'avait glissée dans sa poche, puis il avait saisi sa valise. Sans un mot, il avait jeté un dernier coup d'œil autour de lui. La décoration de la pièce n'avait pas changé depuis la mort de leur mère, mais Livia avait eu l'impression de la voir pour la première fois.

Enfant, elle avait souvent rendu visite à son grand-père maternel. Elle gardait le souvenir d'un homme mince et élégant, qui portait une fleur à la boutonnière été comme hiver, parlait le vénitien d'une voix douce et cultivait une passion insolite pour les mandolines.

Lors de son mariage, on avait pu penser que la jeune Bianca Maria concevrait quelque regret à l'idée de quitter le palais de son enfance, niché dans un recoin derrière le théâtre de la Fenice, avec ses fresques galantes, ses plafonds à stucs et ses glaces à double face où se reflétaient les eaux dansantes du canal. Mais la belle demeure des Grandi, avec ses arcades et son jardin fruitier épargné par le temps, pouvait s'enorgueillir d'une dignité de vieille dame provinciale qui ne s'en laisse pas conter. Après tout, quelques siècles plus tôt, les ancêtres de la jeune femme n'étaient-ils pas venus se promener à Murano et s'y faire construire des palais entourés de jardins où poussaient des plantes exotiques d'Afrique ou d'Orient ? Avec ses malles, Bianca Maria avait apporté des étoffes chatoyantes, des commodes laquées, des fauteuils de bois sculpté, sa collection d'éventails, des draps de lin brodés de dentelle délicate et le *terrazzo* de sa jeunesse, cette pâte de chaux parsemée d'éclats de marbre multicolores qui recouvrait désormais le sol.

Le jour de son départ, Flavio avait levé la tête comme pour s'imprégner de cette légèreté aux harmonies de rouges et de jaunes qui avait été l'écrin de leur enfance. Livia avait compris qu'il bridait son émotion. Nerveuse, elle lui avait tendu son chapeau avant de lui emboîter le pas, telle une ombre. En silence, ils avaient rejoint la verrerie.

Quand ils avaient pénétré dans le grand atelier, les ouvriers s'étaient tournés vers eux, l'un après l'autre. Leur grand-père avait donné sa canne de soufflage à son *servente*, puis il s'était approché de Flavio. Dans le silence attentif, on n'entendait que le ronflement des fours. Il avait posé ses mains tavelées sur les épaules de son petit-fils, l'avait scruté comme pour graver chaque ligne de son visage dans son esprit, puis il avait esquissé un signe de croix sur le front du jeune homme.

— Pour ta mère, avait-il murmuré d'une voix rauque.

Au grand étonnement de Livia, Flavio n'avait pas protesté, alors qu'il méprisait tout ce qui pouvait ressembler à de la sensiblerie. Les ouvriers étaient venus le saluer, serrant contre leur cœur, comme pour se protéger, leurs pinces, leurs ciseaux ou leur soufflet, ces instruments séculaires de leur métier qui étaient une extension de leur propre personne.

Plus tard, elle était restée longtemps sur le quai, à regarder le sillage d'écume dessiné par le bateau à vapeur qui se dirigeait vers Venise et la gare de Santa Lucia. Elle avait porté la main à sa joue et il lui avait semblé que les lèvres de son frère y laissaient une empreinte curieusement douce.

La jeune fille emprunta une *calle* bordée de maisons aux crépis mouchetés d'humidité qui semblaient chuchoter entre elles. Le linge séchait aux fenêtres. Au loin, étroite déchirure, les eaux de la lagune scintillaient telle une promesse. Soudain, des volets à la peinture écaillée claquèrent au-dessus de sa tête, laissant s'échapper des bribes de voix de femmes.

Flavio avait toujours été une énigme. Ils n'avaient pas connu la complicité d'autres frères et sœurs, une connivence forgée par des années de chamailleries et de bêtises, de rires partagés devant l'incompréhension que suscite le monde des adultes, de disputes qui donnent parfois naissance à des accusations lancées avec colère ou dépit, les yeux pleins de larmes, lorsque l'un ou l'autre des enfants se sent trahi. On aurait dit que leurs six années d'écart avaient creusé entre eux un fossé infranchissable. Flavio n'avait pas eu de sentiment protecteur pour sa petite sœur, et elle n'avait pas

conçu pour lui d'admiration. À l'adolescence, il avait même habité quelque temps chez son grand-père maternel, soi-disant pour ne pas laisser le vieux monsieur seul dans son palais après la mort de sa femme. Lorsque Livia lui rendait visite avec leurs parents pour un déjeuner dominical, il lui avait semblé que son frère était devenu une sorte de cousin éloigné. Certes il présentait certains attributs physiques de la famille, mais il appartenait à un autre monde, avec des coutumes différentes et des codes singuliers difficiles à déchiffrer.

Dès lors, elle ne pouvait pas dire que Flavio lui était devenu étranger, parce qu'elle ne l'avait jamais vraiment connu, mais depuis son retour elle le trouvait encore plus insaisissable. Le regard moqueur, autrefois teinté de bonne humeur, de celui qui est persuadé que le destin vous joue parfois de drôles de tours mais qu'il est plus élégant d'en rire, était devenu acide. Sa bouche avait pris un pli amer. Parfois, ignorant que sa sœur l'observait, son regard se perdait dans le vide et une dureté implacable figeait ses traits. La seule fois où elle l'avait interrogé sur la Russie, il avait rétorqué, le visage hargneux : « C'était l'enfer, et l'enfer ne se raconte pas. » Il s'était levé si brusquement qu'il avait chancelé et seule sa canne l'avait empêché de tomber. De sa guerre, elle savait seulement qu'il avait été fait prisonnier sur le front russe, avant d'être libéré par une contre-offensive. Rapatrié pour blessure, il avait ensuite rejoint les partisans dans les montagnes au nord de la Vénétie. Elle avait eu l'impression qu'il la rendait coupable de ne pas pouvoir comprendre et elle n'avait plus osé lui en reparler.

Elle émergea de la pénombre de la ruelle sous le soleil qui éclaboussait les Fondamente Nuove. Leurs paniers en osier sous le bras, quelques femmes faisaient la queue devant une boulangerie avec leurs cartes d'alimentation. Quand elle aperçut le *vaporetto* sur le point d'appareiller, Livia se mit à courir et une volée de mouettes s'égaila vers le ciel bleu en des battements d'ailes outragés.

Le marin la laissa se faufiler sur le pont avant d'enrouler sa corde et de crier l'ordre de poursuivre. À bout de souffle, elle le remercia d'un hochement de tête et se dirigea vers la proue. Son pas s'accorda d'emblée au roulis, comme chez toute Vénitienne, habituée à passer sans cesse de la terre ferme au mouvement d'une embarcation, sans jamais hésiter, parce que l'ondulation sensuelle de la mer est une seconde nature. Elle s'assit au premier rang, comme si ces quelques mètres pouvaient la rapprocher de Murano.

Murano où l'armature de sa vie, le grand-père qui l'avait élevée, ne parvenait plus à se lever de son lit. Murano où il lui faudrait se servir des faiblesses de son frère, illusoires ou avérées, pour y puiser sa propre force si elle voulait sauver son héritage.